

SCIENCE ET POÉSIE
Lecture du chapitre vingt-et-un du 4^e Évangile

SIXIÈME EXERCICE

LE COMMENSAL

(vv. 9-13)

6.1 En Galilée, au bord du lac, près de Capharnaüm, voir deux jeunes gens autour de la vingtaine, qui viennent d'accoster, et Jésus qui leur donne à chacun un morceau d'un unique poisson. Ensuite, en Judée, à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, voir à table deux autres jeunes familiers de Jésus, Lazare et Judas, puis Jésus offrant cette fois des bouchées de pain. Enfin, superposer ces deux scènes et se préparer à imaginer comment, à partir d'elles et de quelques autres éléments, un poète a pu en tirer une troisième, celle des vv. 9-13. Et avant de commencer la lecture, se rappeler que le bon conteur est quelqu'un dont la mémoire est peuplée d'un grand nombre de récits traditionnels et qui est capable, en transformant des éléments tirés de différentes traditions, d'inventer une nouvelle histoire. Le plaisir que ses auditeurs prennent à l'écouter tient au fait qu'ils connaissent les autres contes et saisissent la ressemblance du nouveau avec les anciens et en même temps la différence novatrice. C'est pourquoi, afin qu'ils éprouvent un semblable plaisir, les lecteurs des contes anciens ou étrangers ont souvent avantage à ressaisir non seulement la forme ou la structure interne d'un récit ou d'un épisode mais le fond sur lequel cette forme se détache et par rapport auquel elle fait sens.

6.2 Si de Jn 21,1-14 on omet le premier et le dernier verset qui servent d'encadrement, on obtient un récit qui n'est ni pré ni post-résurrectionnel. Son temps est celui des contes : "Il y avait une fois des disciples de Jésus qui étaient ensemble. C'étaient ... Or Pierre dit aux autres ..." Il s'agit d'un événement de ce que les historiens des religions appellent le Temps Primordial, celui des origines fondatrices. Avant d'examiner le détail des vv. 9-13, on prendra une vue d'ensemble de tout le récit des vv. 3-13. Il y a trois motifs : la pêche, la rencontre, le repas. Le premier a son lieu au début dans les vv. 3-6, le deuxième au milieu dans les vv. 7-8, le troisième à la fin dans les vv. 9-13. Mais chaque motif diffuse dans les deux autres. Celui de la pêche dans les vv. 8 et 12, celui de la rencontre dans les vv. 4^b et 12^b, celui du repas au v. 5^a et au v. 7. Or ces motifs sont aussi chez les Synoptiques l'objet principal de trois récits différents : la pêche (Mc 1,16-20), la marche sur la mer (Mc 6,45-52) et la Cène (Mc 14,22-26). Le premier est donc au début de l'activité publique de Jésus, le deuxième est au milieu et le troisième à la fin. On peut donc méditer Jn 21,3-13 comme une récapitulation de ces trois récits synoptiques et ainsi de toute la "vie de Jésus". On remarquera aussi qu'ils recouvrent en partie la structure tripartite du récit évangélique de la communauté johannique dont on a parlé lors du premier exercice. Ce qui est caractéristique du récit-synthèse de Jn 21 c'est que, dans les trois scènes, le principal rôle, après Jésus, est dévolu à Pierre : il a l'initiative de la pêche, c'est à lui que le disciple bien-aimé désigne le Seigneur, et, pendant que le repas se prépare, c'est lui qui tire tout seul le filet. Or tout se passe comme si ce rôle était l'effet chaque fois d'une réinterprétation d'un récit antérieur.

6.3 Les vv. 9 et 13 délimitent une petite scène en trois tableaux. Aux vv. 9 et 10 les disciples accostent, voient un feu de bivouac et des aliments qui cuisent, et ils sont invités par Jésus à apporter de leur prise. Au v. 11, Pierre est seul et il tire vers le rivage un filet rempli de cent cinquante-trois gros poissons. Aux vv. 12-13, Jésus invite les disciples à déjeuner et, tandis que, eux sont partagés entre le désir de lui demander qui il est et le sentiment qu'ils le savent, lui offre du pain et du poisson. On s'appliquera d'abord à comprendre le v. 11 : la présence de Pierre, sa montée son action de tirer, le sens du mot poisson, le fait que le filet ne s'est pas rompu, la signification du nombre cent cinquante-trois.

6.4 Le v. 11 rompt visiblement la continuité des vv. 9-10 et 12-13 où toute l'action est centrée sur le repas et ses apprêts. Étant donné qu'au v. 8 il est dit que les autres disciples traînent le filet vers la terre, l'activité de Simon Pierre n'est aucunement requise par la logique du récit de pêche considéré en lui-même. Elle est en outre assez gauchement introduite par la mention d'une montée de Pierre dont on ne voit pas immédiatement vers quoi elle va : vers la barque ou le rivage. Et le verset est surchargé de significations qui vont nous apparaître métaphoriques : l'action de tirer, le nombre cent cinquante-trois, le non-déchirement du filet. Le v. 11 se trouve donc au milieu d'un récit de repas. Cependant, il n'est pas possible, au moyen d'une analyse linguistique et littéraire, de démontrer que ce verset a été interpolé secondairement dans un texte dont on pourrait établir un état antérieur. On parvient à une meilleure intelligence de l'art

SCIENCE ET POÉSIE

Lecture du chapitre vingt-et-un du 4^e Évangile

du conteur si on recourt à la notion de code ou de chiffre. On dira alors que le conteur-bricoleur a composé cette scène au moyen, d'un côté, du code culinaire (repas), d'un autre côté, du code pétrinien. Il n'a pas composé d'abord un récit de repas auquel il aurait ajouté secondairement Pierre. Il faut plutôt dire que, d'entrée de jeu, il voulait mettre Pierre en scène et, que, pour cela, il est allé chercher un récit de repas traditionnel. Si donc, au point de vue de la vérité historique, le verset 11 est inutile, redondant et superflu, du point de vue de la vraisemblance poétique, compte tenu de l'ensemble du poème, il est indispensable. Car, sans lui, le récit ne serait pas aussi pétrinisé que son auteur a voulu qu'il le soit.

6.5 Les traductions françaises courantes ajoutent au texte du v. 11, après le verbe monter, le complément circonstanciel "dans la barque" (ou le bateau). Scéniquement parlant, ce geste est contre-indiqué. Car si Pierre a noué une ceinture autour de ses reins et s'est jeté à l'eau (v. 8), c'est évidemment pour aller à celui que le disciple bien-aimé vient de lui indiquer, et donc en direction du rivage. Or de celui qui se trouve dans l'eau à quelque distance du bord, on dit qu'il monte. Tel est, du reste, le sens qu'a le même verbe (*anabaino*) à Dn 7,5 ; Ap 11,7 ; 13,1.11 ; 17,8, à propos des Bêtes qui montent de l'abîme ou de la terre. D'un autre côté, Mt 13,48 emploie un verbe que les trois traductions françaises de la Bible de Jérusalem, de la TOB et d'Osty, rendent par le verbe tirer. Cependant, ce verbe (*anabibazo*) a la même racine (*ba-*) et le même préverbe (*ana-*) que le verbe monter (*anabaino*). Mais sa racine, redoublée, est munie d'un suffixe de causatif qui lui donne un sens transitif : le sens est donc faire monter. Or en Mt 13,48 cette action a pour objet le filet et pour le terme le rivage. Il doit en être de même en Jn 21,11 où la montée de Pierre s'accompagne de l'action de tirer le filet vers la terre (v. 11), qui est aussi (comme en Mt 13,48) le rivage où se trouve Jésus (v. 4). On traduira donc "Pierre entreprit sa montée, et il tira ..."

6.6 En. Jn 21,6 les autres disciples ne peuvent tirer la seine que, selon le v. 8, ils traînent au moyen de l'embarcation dans laquelle ils se trouvent. Cependant, dans notre v. 11, il est dit de Pierre qu'il tire seul la seine vers la terre où est Jésus. Dans les Actes des Apôtres, les deux verbes traîner (Ac 8,3 ; 14,19 ; 17,6) et tirer (16,19 ; 21,30) sont pratiquement synonymes. Mais dans l'Évangile de Jean, tandis que le premier ne se rencontre qu'ici (au v. 8), le second se retrouve en 6,44 à propos du Père qui attire des hommes à Jésus, et en 12,32 à propos du Fils de l'homme qui, élevé de terre, attirera tous les hommes à lui. Le verbe tirer (ou attirer) s'emploie donc métaphoriquement et théologiquement, ce qui n'est jamais le cas de traîner. Le conteur de Jn 21 a donc dû vouloir faire écho aux deux emplois métaphorico-théologiques de 6,44 et 12,32. Il suggère que ce que le Père et le Fils de l'homme font, Pierre le fait aussi : il attire à Jésus et, comme le Père et le Fils, ce sont des hommes, ici symbolisés par les poissons, qu'il attire.

6.7 Aux vv. 6, 8 et 11 de Jn 21, quand il est désigné par le mot propre, le poisson n'est pas pensé comme nourriture ni destiné à être mangé. Ce mot (*ichthys*) est employé en même temps au sens littéral et au sens métaphorique. Car il est en relation avec les hommes qui pêchent et avec le filet qui rassemble, et non pas avec les hommes qui ont faim et qui mangent. Il appartient donc au récit de la pêche des vv. 3-6, mais en ce que ce récit a de parabolique. Il désigne les hommes que Pierre a rassemblés.

6.8 Pour exprimer visuellement l'idée que les disciples ont pris une grande quantité de poissons, Lc 5,6-7 recourt à trois procédés : ceux de la barque de Simon font appel à leurs associés d'une autre barque ; les filets se rompaient, les barques étaient remplies au point qu'elles coulaient presque. Même si on fait la part de la mise en scène, l'allusion à la rupture des filets a des chances d'être un souvenir historique. Mc 1,19 ; Mt 4,21 ; Lc 5,2 notent qu'au moment de leur appel Jacques et Jean arrangeaient les filets. Or le fait que c'est au moment où ils s'occupent à cette besogne que Jésus les appelle s'explique bien s'il s'agit des agrès qui s'étaient abîmés lors de quelque pêche mémorable. Ces deux-là avaient eu avec Jésus une expérience qui les prédisposait à se mettre à sa suite. Tout indique donc que Jean a pris délibérément le contre-pied de l'histoire et de la tradition. Il nie que le filet se soit rompu, et ses auditeurs savent qu'il dit le contraire de ce qu'on racontait jusque-là. Il veut donc signifier que, grâce à Pierre, la communauté, menacée de schisme (mot qui signifie déchirure), est restée unie. En effet, il emploie la tournure négative ; le filet ne se rompit point ; c'est donc qu'on pouvait s'attendre à ce qu'il le fût. La même tournure avec le même verbe – apparenté à "schisme" – se retrouve à 19,24 à propos de la robe de Jésus : "Ne la déchirons pas". Cette robe est, elle aussi, une métaphore de la communauté dont on souhaite qu'elle soit une et indivise.

SCIENCE ET POÉSIE

Lecture du chapitre vingt-et-un du 4^e Évangile

6.9 Le récit d'Ac 1,15-26 occupe dans l'économie des deux ouvrages de Luc une place comparable à celle du chapitre vingt-et-un dans l'Évangile de Jean. Située juste à la charnière des Actes de Jésus et des Actes de Pierre, il raconte un événement mémorable du début de l'Église. Il doit en être ainsi aussi de Jn 21. Dans les deux récits :

- 1) Jésus est le Seigneur et le ressuscité ;
- 2) Pierre joue le rôle déterminant ;
- 3) ceux qui sont rassemblés sont appelés frères ;
- 4) le problème est celui de l'Israël de Dieu et de son unité, symbolisé chez Luc par la dodécade et chez Jean par l'unique filet ;
- 5) il y a un nombre déterminé de participants, cent cinquante-trois dans Jean, environ cent vingt dans Luc.

Étant donné la similitude générale des deux récits, la probabilité est grande que les cent cinquante-trois de Jn 21,11 et le groupe d'environ cent vingt d'Ac 1,15 soient deux signifiants dont, au-delà des signifiés, le référent est identique.

Jean a pu garder le souvenir du nombre exact des membres de cette assemblée de fondation, tandis que Luc aura été plus sensible à la valeur symbolique du multiple de douze et il aura arrondi le chiffre. Mais conscient que ce nombre n'était pas exact, Luc aura ajouté l'adverbe environ. D'après cette lecture, le chiffre 153 n'a rien de symbolique, mais l'histoire à laquelle il réfère n'est pas celle d'une pêche de poissons au sens littéral du mot, mais celle d'un événement du début de l'Église où ce que Pierre a fait a été exprimé métaphoriquement. On a donc ici l'équivalent johannique du logion synoptique où Jésus annonce à Pierre qu'il fera de lui (et d'André) un pêcheur d'hommes.

6.10 Le récit de repas des vv. 9-10 et 12-13 va nous apparaître comme contaminé par des éléments issus du récit de pêche des vv. 3-6 et du récit de rencontre des vv. 7-8. On remarque tout d'abord qu'au v. 9 le poisson est mentionné en premier lieu et que le pain s'y ajoute de façon bizarre. Le regard des disciples se porte successivement sur le feu, puis sur un poisson, enfin sur du pain. Mais la phrase est rédigée de telle manière que le lecteur ne voit pas clairement si le pain est ou non déposé lui aussi sur le feu. Le pain a donc l'air d'avoir été ajouté ici en fin de phrase dans un épisode qui, originellement, ne mentionnait que le poisson. Ce poisson a ceci de particulier qu'il est unique. Il ne devrait pas appartenir au récit de pêche, puisque, quand les pêcheurs abordent sur le rivage, il était déjà sur le feu. Il ne vient pas non plus du récit de la multiplication des pains de Jn 6,9 où "aliment cuit" (c'est le sens du mot employé ici et sur lequel on va revenir) n'est pas en situation. Il ne vient pas davantage du récit du dernier repas de Jésus de Jn 13, où il n'est pas fait allusion au poisson et où il n'y a que du pain. Le résultat de ces remarques est, pour le moment, négatif, mais on se propose d'y revenir à l'exercice suivant, où cet unique poisson nous apparaîtra comme ayant appartenu originellement au récit de la rencontre au bord du lac.

6.11 Aux vv. 9, 10 et 13, bien qu'il s'agisse de poisson, c'est un autre vocable (*opsarion*) que le mot propre (*ichthys*) qui est employé. Ce mot a ici trois caractéristiques. Premièrement, il a un champ d'application plus large que les fruits de mer, car il dérive d'une racine verbale signifiant cuire et il désigne tout aliment cuit ou susceptible de l'être ; il s'oppose donc au cru et ici aux poissons en tant que métaphoriques. Deuxièmement, tandis qu'aux vv. 9 et 13 le mot est au singulier, au v. 10 il est au pluriel : il n'a donc pas le même référent dans les deux cas. Troisièmement, comme il est chaque fois complété de verbes différents et que la cuisson peut être actuelle, future ou accomplie, pour le traduire correctement, il faut utiliser des tournures différentes. Au v. 9, "... ils voient un feu ... et, dessus, un aliment en train de cuire." Au v. 10, "Apportez de ces vivres (ou aliments ou denrées cuisinables) que vous venez de prendre." Au v. 13, "il leur donna ... et le plat cuisiné pareillement." L'aliment du v. 9 qui cuisait et l'aliment du v. 13 qui était cuit désignent une même réalité : il s'agit de l'unique poisson qui était à griller sur le feu quand les disciples sont arrivés et dont, après que Pierre eut tiré le filet, Jésus donna à chacun une part. Ce poisson au singulier n'appartenait originellement ni au récit de repas des vv. 9-13 ni au récit de pêche des vv. 3-6 mais au récit de rencontre des vv. 7-8 sur lequel on va bientôt revenir. Quant aux poissons du v. 10, si on les appelle aussi "aliments cuits" (*opsaria* au pluriel), c'est qu'ils sont destinés à être cuits et n'ont pas le sens figuré des cent cinquante-trois que Pierre tire dans son filet.

6.12 Dans la tradition la plus ancienne le noyau de la scène des vv. 9-13 pouvait être assez semblable à celui, dans sa forme ancienne aussi, de Jn 13. On peut en juger par l'expression, "Il prit du pain et (le) donna." Dans le Nouveau Testament on compte douze passages où les deux mots prendre et donner se trouvent dans une même phrase. Mais dans les six récits de la multiplication des pains et les quatre de l'institution de l'eucharistie, entre l'acte de prendre et

SCIENCE ET POÉSIE

Lecture du chapitre vingt-et-un du 4^e Évangile

celui de donner, sont mentionnés ceux de rompre et de bénir ou de rendre grâces. Seuls Jn 13,26 et 21,13 font exception. En outre, ce n'est que dans ces deux seuls endroits que les verbes sont au présent. Pour la forme, c'est donc avec la scène de Jn 13,26 que 21,13 a le plus d'affinité. Il en est de même pour le contenu. En effet, Jn 13,19 suppose que le pain que le traître va manger est celui de Jésus, lequel dit "mon pain", et, dans 21,13, c'est du pain qui était déjà là avant l'arrivée des disciples que Jésus donne, c'était donc le sien. En deuxième lieu, le repas de Jn 13 est le dernier du Jésus historique et, en Jn 21, le repas est situé à la fin des vv. 3-13 et peut correspondre à un événement de la fin de sa vie. Enfin, de même que, en 13,24, Simon Pierre ne demande pas lui-même à Jésus qui est celui qui le trahit, ainsi en Jn 21,12 les disciples n'osent pas demander à Jésus qui il est. On peut donc conclure qu'à l'origine des vv. 9-13 il y avait l'intention de réinterpréter en faveur de Pierre une forme ancienne du récit de Jn 13 où, avec Jésus, il n'y avait que le disciple bien-aimé (Lazare) et Judas.

6.13 En Jn 13 le repas était pris le soir (v. 30), mais en Jn 21 il s'agit d'un déjeuner (vv. 12 et 15). Au repas du soir de Jn 13 le menu ne comprenait que du pain, et le repas du matin ne comprenait que du poisson. Ces deux récits devaient exister antérieurement à la réinterprétation qu'en a faite l'auteur de Jn 21. Si donc, dans le texte actuel, le repas de Jn 21,9-13 est un repas du matin, il faut penser qu'il l'est devenu, et cela sous l'influence du récit de rencontre, où la scène se passe le matin.

6.14 Le texte de Jn 21 ne dit pas que Jésus a mangé des aliments qu'il a offerts à ses disciples. Mais comme ce qu'il donne, c'est de son pain et de son poisson, il est probable qu'il a participé au repas qu'il présidait et qu'il a, chaque fois, gardé pour lui un morceau de poisson et de pain. Il est vrai qu'il se comporte ici comme celui qui sert (Lc 12,37 ; 22,27 ; Jn 13,1-17). Cependant, le motif principal des vv. 9-13 est le même que celui des textes (Lc 22,15-16.30 ; 24,30 ; Ac 1,3-4 ; 10,40-41 ; Mc 14,25 ; 16,14 ; Mt 8,11 ; 22,2-10 ; Ap 3,20) où s'exprime la foi que la figure du festin eschatologique (Is 25,6) s'est accomplie lorsque les disciples ont mangé avec leur Seigneur après sa résurrection. On peut donc comprendre le récit de Jn 21 comme une sorte d'inversion de l'épiphanie anthropomorphe de Gn 18,1-8 où Yahvé (le Seigneur) mange devant Abraham qui se tient debout. Ici, c'est Jésus, qui est Seigneur aussi, qui se tient debout (v. 4), qui prend et qui donne à manger à ses amis. Et parmi ceux qui mangent à sa table dans son royaume (Lc 22,30), la présence de Pierre est particulièrement soulignée.